Simon Bourgouin, traducteur à l'avant-garde

Elina Suomela-Härmä

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/321>

DOI : 10.4000/studifrancesi.321

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015

Pagination : 235-246

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Elina Suomela-Härmä, « Simon Bourgouin, traducteur à l'avant-garde », *Studi Francesi* [En ligne], 176 (LIX | II) | 2015, mis en ligne le 01 août 2016, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.321>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Simon Bourguin, traducteur à l'avant-garde¹

Abstract

The article focuses on Simon Bourguin, translator as well as writer of original works, active between the end of 15th and the beginning of 16th century. He started his career translating some of Plutarch's *Lives*, mostly carried out on the basis of their Latin translations, even if some are made on the original texts by Italian Humanists. The verse translation of Petrarch's *Triumphs*, for which Bourguin relied on the Italian source text, dates back to the same period. The third work he turned into French is the *True Story* by Lucian of Samosata. Bourguin's text choices anticipate the literary tastes of 16th-century France: his *Lives* were published sixty years before the celebrated translation by Amyot, while his *Triumphs* ushered in the various 16th-century verse translations of Petrarch's poems. Most of the manuscripts containing the French version of Plutarch's and Petrarch's texts are richly illustrated luxury codices, also providing a paratext with Bourguin's mottoes or monograms. His professionalism is also shown by the fact that he keeps modernizing the language of his translations as new copies of his works are required.

I. Les traductions de Simon Bourguin

Simon Bourguin, traducteur et auteur actif pendant les trois premières décennies du xvi^e siècle, est une figure mal connue des Lettres françaises, bien que ses traductions aient introduit en France quelques textes grecs et italiens de première importance. En son temps, il jouit cependant d'un certain prestige: il évolua dans un milieu aristocratique, voire à la cour; il semble avoir été au service de Louis XII² et travailla encore pour François I^{er}³.

Les traductions attribuées à Bourguin forment trois groupes: le premier est constitué de six *Vies des hommes illustres* de Plutarque ou plutôt de différents pseudo-Plutarque, le deuxième des *Triumphes* de Pétrarque, et le troisième comprend *Des Vraies narrations* de Lucien de Samosate. Leur transmission a été assurée en premier lieu par des manuscrits; seul *Des Vraies narrations* a survécu dans une édition de Galliot du Pré (1530). Établir leur chronologie respective est problématique. Si les informations contenues dans les *manuscrits* des *Vies* permettent de situer leur confection entre 1503 et 1514⁴, les *traductions* les plus tardives sont toutefois antérieures à 1514. En outre, rien ne garantit que la date de la parution (1530) de l'opuscule de Lucien coïncide avec l'époque où le texte a effectivement été rendu en français. Quant aux

(1) Les chapitres I et II de la présente contribution apparaîtront dans les Actes du XXVII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Nancy, du 15 au 20 juillet 2013). Nous remercions les éditeurs de nous avoir permis de les republier ici.

(2) H.J. HARVITT, *Les Triomphes de Pétrarque: Traduction en vers français per Simon Bougouyn,*

valet de chambre de Louis XII, «Revue de littérature comparée» 2, 1922, p. 87.

(3) J.P. CARLEY, M. ORTH, «Plus que assez»: *Simon Bourguin and his French Translations from Plutarch, Petrarch and Lucian*, «Viator. Medieval and Renaissance Studies» 34, 2003, p. 332.

(4) *Ibid.*, pp. 334-338.

Triumphes, historiens de l'art et linguistes concordent pour proposer comme date *ante quem* 1510⁵. Il est donc probable que les traductions des *Vies* dites de Plutarque aient vu le jour plus ou moins dans les mêmes années que les *Triumphes*, tandis qu'un hiatus assez important semble séparer les deux premiers groupes de traductions du troisième.

Le choix des textes à traduire, qu'il ait été opéré par Bourguoin lui-même ou qu'il lui ait été suggéré, sinon imposé par un commanditaire, témoigne d'une connaissance certaine du panorama littéraire de l'époque. Le Pétrarque *volgare* commence à être connu en France dans le dernier quart du xv^e siècle grâce à des adaptations en prose des *Triumphes*. Pendant un demi-siècle environ, ce poème allégorique jouit de ce côté-ci des Alpes d'une popularité non négligeable, et ce n'est que vers le milieu du xvi^e que le succès du *Canzoniere* l'éclipsera. Les *Triumphes* de Bourguoin sont la première transposition en français d'un texte de Pétrarque qui en respecte à la fois la forme (versifiée: les tercets italiens deviennent des alexandrins à rimes plates) et le contenu. Pour mesurer combien l'entreprise de Bourguoin était audacieuse et innovante, il faut se rappeler que les traductions poétiques en France ne furent guère nombreuses avant la Pléiade⁶.

Si la traduction versifiée des *Triumphes* avait été précédée de deux versions en prose du poème⁷, les *Vies* de Plutarque ne sont pas non plus les premiers textes de leur auteur à avoir été rendus en français. Le *Livre des remèdes et de la médecine de ire* avait vu le jour au tout début du xv^e siècle; l'honneur d'avoir inauguré la longue série des traductions plutarquiennes revient à Nicolas de Gonesse qui inséra ce texte dans sa traduction de *Facta et dicta memorabilia* de Valère Maxime⁸. Ce n'est que presque un siècle plus tard, en 1499, que cet opuscule fut suivi du *Discours de Plutarque sur le mariage de Pollion et Eurydice*, traduit par Jean Lodé⁹. Quant aux *Vies des hommes illustres*, la traduction intégrale d'Amyot, parue en 1559, a fait oublier les tentatives antérieures de rendre en français certaines des biographies en question. Celles-ci remontent au tournant des xv^e et xvi^e siècles. Selon de Blignières, elles ont été commises par d'«obscurs interprètes»¹⁰, terme dont il se sert pour désigner à la fois le(s) traducteur(s) anonyme(s) d'une *Vie* de Romulus et de Caton d'Utique, dont il ne donne pas d'indications plus précises, et Simon Bourguoin, auquel nous devons les premières versions françaises de six *Vies* (*Cicéron*, *Démosthène*, *Scipion l'Africain*, *Hannibal*, *Pompée* et *Caton l'ancien*). Or, ces «interprètes» ont certes traduit les *Vies* de quelques personnages historiques de l'Antiquité, mais en se basant sur des textes sources qui étaient déjà des traductions. L'œuvre de Plutarque et celle des auteurs grecs en général furent en effet introduits en France initialement par l'intermédiaire

(5) PÉTRARQUE, "Les *Triumphes*". *Traduction française de Simon Bourguoin*, édition critique, introduction et notes par G. PARUSSA et E. SUOMELA («Travaux d'Humanisme et Renaissance», CDXCV), Genève, Droz, 2012, pp. 64-71.

(6) S. LEFÈVRE, *Les acteurs de la tradition: commanditaires et destinataires. Milieux de production et de diffusion*, dans *Translations médiévales: cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (xi^e-xv^e siècles): étude et répertoire*, sous la direction de C. GALDERISI, Turnhout, Brepols, 2011, 3 vols, t. I, p. 205.

(7) E. SUOMELA-HÄRMÄ, "Les heures, les ans volent, et passent treslegierement les jours et les mois". Sur les premières traductions françaises des "Triumphes" de Pétrarque, dans *Il tempo, i tempi. Omaggio a Lorenzo Renzi*, a cura di R. BRUSEGAN e

M.A. CORTELAZZO, Padova, Esedra editrice, 1999, pp. 265-267.

(8) R. CAPELLI, *Le support des textes: peut-on parler d'une phénoménologie matérielle de la traduction?*, in C. GALDERISI (éd.), *Translations médiévales*, Turnhout, Brepols, 2011, vol. 1, p. 231.

(9) *Translations médiévales* cit., t. II, 1, p. 90. Pour plus de détails sur quelques traductions non indépendantes des écrits de Plutarque, insérées dans d'autres textes, voir O. DELSAUX, *La connaissance de Cicéron et de Plutarque en France à la fin du Moyen Âge. Le témoignage inédit d'un recueil retrouvé*, «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance» 75, 2013, p. 320.

(10) A. DE BLIGNIÈRES, *Essai sur Amyot*, Genève, Slatkine Reprints, 1968 [1851], p. 177.

de traductions latines. Il fallut attendre les années 1530-1540 pour voir se former une génération d'hellénistes en mesure de lire (et donc de traduire) la littérature grecque dans le texte. Entre temps, on se contentait de versions latines dues à Leonardo Bruni, à Donato Acciaiuoli, à Poggio Bracciolini et à d'autres humanistes italiens. Ceux-ci avaient commencé à s'intéresser aux écrits de Plutarque dès la fin du *xiv*^e siècle¹¹ et n'avaient pas tardé à se mettre à les transposer en latin, ou plutôt en néolatin (cette distinction n'était probablement pas sans importance pour un traducteur éventuellement désireux d'imiter le style du texte source). Bien que l'histoire de ces traductions sorte de notre propos, elles présentent des particularités qui se répercuteront sur les premières *Vies* en français et méritent donc d'être relevées. L'idée fondamentale de Plutarque était de choisir des couples d'hommes célèbres, l'un grec et l'autre romain, dont les vicissitudes présentaient des similarités. Une fois exposés leurs faits et gestes, il établit une *comparatio* entre les deux existences pour en déceler les faiblesses et les points forts. Cependant, les traducteurs en latin ne respectaient pas toujours ce principe et se contentèrent souvent de traduire des *Vies* isolées. Mais il y avait pire. Comme la tradition manuscrite des *Vies* n'avait pas été fixée une fois pour toutes, cela permit aux savants de rédiger de nouvelles biographies qui venaient ainsi se greffer au noyau primitif. Dans la première édition des *Vies parallèles* en latin, publiée à Rome en 1470 chez J.A. Campanus, des textes de plus de mille ans postérieurs figurent donc à côté des biographies originales¹². Comme cette édition connut de nombreuses réimpressions, les *Vies* apocryphes finissaient par être prises pour authentiques¹³.

Revenons maintenant aux textes sources des «obscurs interprètes». Là où le(s) traducteur(s) anonyme(s) cité(s) par de Blignières semble(nt) avoir retenu deux *Vies* émanant de Plutarque lui-même, parmi les biographies choisies par Bourgoïn, *Hannibal* et *Scipion* sont des apocryphes. Ni grec ni romain, Hannibal était exclu d'office de la galerie des hommes célèbres de Plutarque; par contre, ce dernier avait bel et bien écrit une *Vie* de Scipion, qui toutefois s'était perdue¹⁴. Les textes sources de Bourgoïn sont sortis de la plume de Donato Acciaiuoli (1429-1478) ou se basent sur des versions latines de Francesco Barbaro (*Caton*) et de Leonardo Bruni (*Démosthène*). Comme le parallèle de *Démosthène*, *Cicéron*, ne satisfaisait pas le chancelier de Florence, il récrivit la *Vie* en question et l'intitula *Cicero novus*. À en juger d'après le fait que ce texte a été inséré dans le *Repertorium brunianum* par J. Hankins¹⁵, ce dernier semble considérer *Cicero novus* comme un texte autonome. Par contre, aux yeux de Marianne Pade, l'opuscule n'est qu'une version revue de l'«original»¹⁶. Quoi qu'il en soit, en attribuant le texte de départ à Plutarque, Bourgoïn agit comme aurait agi n'importe quel traducteur de l'époque. La démarche n'est cependant pas tout à fait innocente. Plutarque était sans doute mieux connu en France que Leonardo Bruni, de sorte que lui attribuer la paternité du texte de départ augmentait l'intérêt de la traduction. Cependant la supercherie de Bourgoïn ne s'arrête pas là: pour conserver l'illusion qu'il s'agisse d'un texte de Plutarque, il supprime la préface de Bruni où celui-ci explique que la médiocrité de la traduction latine de la *Vie* de Cicéron en sa

(11) V.R. GIUSTINIANI, *Sulle traduzioni latine delle "Vite" di Plutarco nel Quattrocento*, «Rinascimento» n.s. 1, 1961, p. 3.

(12) M. PADE, *The Reception of Plutarch's Lives in Fifteenth-Century Italy*, Copenhagen, Museum Tusculanum Press, University of Copenhagen, 2007, 2 vols, t. I, pp. 337-338.

(13) A. DE BLIGNIÈRES, *Essai sur Amyot* cit., p. 164 n. 2 et pp. 176-177.

(14) *Translations médiévales* cit., t. II, 2, p. 780.

(15) J. HANKINS, *Repertorium brunianum. A Critical Guide to the Writings of Leonardo Bruni*, vol. I. *Handlist of Manuscripts*, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1997, p. xxxi.

(16) M. PADE, *Latin Translation of Plutarch's Lives*, dans *Plutarco nelle traduzioni latine di età umanistica*, a cura di P. VOLPE CACCIATORE, Napoli, M. D'Auria Editore, 2009, pp. 125-146, notamment p. 145.

possession l'avait amené à en rédiger une nouvelle¹⁷, ce qui lui avait permis aussi de corriger et de compléter le texte de l'auteur grec. La lecture parallèle des deux *Vies* de Cicéron, l'une de Plutarque et l'autre de Bruni, est d'ailleurs bien instructive; il en ressort que tantôt Bruni suit de près Plutarque, tantôt il ajoute de longs passages de son propre crû afin de commenter les œuvres, le caractère et surtout l'engagement politique de l'auteur grec¹⁸. L'idée de Bruni selon laquelle on ne peut pas considérer séparément les activités de l'écrivain-philosophe et celles de l'homme d'État est une nouveauté et s'oppose à la façon dont Plutarque interprète la vie et l'œuvre de celui-ci. Proposer aux lecteurs français la *Vie* de Cicéron de Bruni au lieu de celle de Plutarque ne constitue donc pas un choix anodin.

Il serait injuste de taxer Bourgouin d'avoir ignoré le principe selon lequel les *Vies* doivent se présenter deux à deux, car son corpus inclut deux «couples»¹⁹ (*Hannibal-Scipion*; *Démosthène-Cicéron*), dont il n'a toutefois pas retenu la *comparatio*. En ce qui concerne la *Vie* de Pompée, il faut souligner que ce texte, comme toutes les autres *Vies*, a été traduit du latin et non pas du grec, comme on l'a affirmé encore récemment²⁰. Le titre *La très célébrable et fameuse vie du très noble, très puissant et très magnanime capitaine rommain Pompee le Grant* ne laisse pas de doute à ce sujet, puisqu'il ajoute qu'elle a été *translatee de latin en françoys par Symon Bourgouyn* [BnF, fr. 732, f. 1r^o]. Le nom de l'auteur de la traduction latine n'est pas indiqué, mais il s'agit vraisemblablement de Lapo di Castiglionchio, dont la traduction avait été usurpée par Antonio da Todi²¹ et incluse sous le nom de ce dernier dans l'édition imprimée chez Bartolomeo Zani (Venise 1496). Il y a en effet de fortes probabilités que cette édition ait fourni le texte source de l'ensemble des *Vies* traduites par Bourgouin; il se sert également d'une édition de Zani (Venise 1500) pour sa traduction des *Triumphes*²² et certains indices laissent penser qu'il n'était pas un client occasionnel de l'éditeur²³.

Les raisons qui ont guidé Bourgouin dans le choix des six *Vies* demanderaient une discussion approfondie; elles pourraient éventuellement refléter les idéaux politiques du destinataire/possesseur du texte, comme cela avait été le cas en Italie²⁴. En tout cas, le corpus s'est formé autour de deux noyaux, la seconde guerre punique et Cicéron. Hannibal, Scipion et Caton l'Ancien sont notoirement les protagonistes du conflit qui opposa Rome et Carthage au III^e et II^e s. av. J.-C., alors que les vicissitudes de Pompée étaient étroitement liées à celles de Cicéron. Quant à *Démosthène*, c'est le parallèle de *Cicéron*, de sorte que sa présence dans le corpus ne demande pas à être justifiée.

La réception de Lucien de Samosate en France a plusieurs points en commun avec celle de Plutarque. Les écrits de ce philosophe prolix ont commencé à arriver en Italie dans les bagages des humanistes ayant visité la Grèce; une trentaine des opus-

(17) Leonardo Bruni, *Opere Letterarie e politiche*, a cura di P. VITTI, Torino, UTET, 1996 («Classici italiani»), p. 416.

(18) H. BARON, *In Search of Florentine Civic Humanism. Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1988, pp. 121-123.

(19) Il faut toutefois signaler que dans deux des quatre recueils, à savoir Paris, BnF, fr. 732 et La Haye, KB 134 C 19, chaque *Vie* a formé au départ un ms. autonome et qu'elles n'ont été reliées ensemble que plus tard (cf. J.P. CARLEY, M. ORTH, *op. cit.*, p. 337).

(20) *Translations médiévales cit.*, t. II, 1, p. 91.

(21) Pour une discussion sur la paternité de cette traduction, voir [Apostolo Zeno], *Giunte, ed Osservazioni intorno agli Storici italiani, che hanno scritto latinamente, registrati da Giovanni-Gherardo Vossio nel libro III de "Historicis Latinis"*, «Giornale de' Letterati di Pisa», 15, 1713, pp. 320-321 (l'exemplaire numérique consulté sur Google books appartient à Princeton University Library).

(22) PÉTRARQUE, «*Les Triumphe*», *Traduction française de Simon Bourgouin cit.*, p. 20.

(23) Cette question demande toutefois un approfondissement ultérieur.

(24) M. PADE, *The Reception cit.*, p. 27.

cules de Lucien fut ainsi rendue en latin dès avant 1470²⁵. Les traductions françaises sont inaugurées par le douzième *Dialogue des morts* de Jehan Miélot, daté de 1449. Un demi-siècle passa avant la parution des traductions suivantes, celles de Simon Bourgouin et de Geoffroy Tory, sorties toutes les deux en 1530. Il s'agit d'une part de l'ouvrage déjà mentionné imprimé chez Galliot du Pré, qui contient à la fois *Des Vrayes narrations* et *L'oraison contre calumnie, mesdisance, tromperie et faulx rapport*, mieux connues de nos jours comme *Histoire véritable* et *De la calomnie* et, d'autre part, de trente dialogues imprimés par Tory qui en l'occurrence se fait aussi traducteur. À ces traductions s'en ajouteront bientôt d'autres; le voyage narré dans l'*Histoire véritable* a influencé entre autres Rabelais et, un peu plus tard, Cyrano de Bergerac²⁶. Voilà qui confirme que Bourgouin avait du flair et que son goût était partagé aussi par les générations immédiatement postérieures.

S'il est évident que les *Vies* traduites par Bourgouin se basent sur des textes sources en latin, Lauvergnat n'exclut pas que pour *Des vrayes narrations* il ait eu recours «par moments» aussi au texte grec. À l'appui de cette hypothèse, elle cite un certain nombre de faits, comme quelques noms propres²⁷. Si l'on pouvait conclure de ces remarques que, sur ses «vieux» jours²⁸, Bourgouin s'était mis à l'étude du grec, cela serait un élément supplémentaire intéressant dans son parcours de traducteur. Il ferait donc partie de ce groupe de lettrés, dont on a des exemples aussi bien en Italie qu'en France, qui, malgré un âge trop avancé pour se mettre sur les bancs d'école, voulaient à tout prix arriver à posséder au moins les rudiments du grec. L'affirmer, cela serait toutefois aller un peu vite en besogne, puisqu'on lit sur le frontispice de l'imprimé: Lucien des // vrayes narrations / traduit du // grec en latin et nouvellement // de latin en françois par // Symon Bourgonyn es= // cripvain et varlet // de chambre du // Roy (BnF, Rés. P-Z-558). Comprendre que Bourgouin soit l'auteur des deux traductions, latine et française, serait probablement forcer le texte du frontispice, encore que Lucien fût «un auteur de choix pour qui voulait s'initier à la connaissance du grec»²⁹.

Malgré leur brièveté, ces considérations sur la place des traductions de Bourgouin dans le paysage littéraire de l'époque font ressortir clairement que notre traducteur était un précurseur. Il peut se vanter d'être à la fois le premier à avoir fait une traduction poétique d'un poème important de Pétrarque et parmi les tout premiers, sinon le premier traducteur des *Vies* de Plutarque et des textes de Lucien. Par ses goûts, il s'inscrit ainsi pleinement dans le XVI^e siècle naissant.

II. Les paratextes

Bourgouin est-il un traducteur «invisible» qui se manifeste peu ou pas du tout dans ses travaux ou, au contraire, y a-t-il laissé des traces tangibles? Une première réponse³⁰ sera fournie par tout ce qu'on peut réunir sous le terme de *paratexte*, dési-

(25) C. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme en France au XVI^e siècle. Athéisme et polémique*, Genève, Droz, 1988 («Travaux d'Humanisme et Renaissance», CCXXVII), p. 37.

(26) C. ROBINSON, *Lucian and His Influence in Europe*, London, Duckworth & Company Limited, 1979, pp. 134-135.

(27) C. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme* cit., pp. 100-101.

(28) Vers 1530 il doit avoir au moins une bonne quarantaine d'années, mais naturellement il n'est pas exclu que la traduction ait été faite bien avant la publication du volume.

(29) C. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme* cit., p. 81.

(30) La question doit être considérée aussi du point de vue des interventions de Bourgouin dans ses traductions, ce qui ne sera pas fait ici.

gnant ici l'ensemble des éléments sans équivalent dans le texte source, mais introduits par le traducteur; y sont inclus aussi les titres des traductions dans la mesure où elles contiennent des informations neuves. Les paratextes des *Triumphes* ont déjà été analysés³¹, et leur mise en page complexe, décrite³², mais comme nous les examinerons d'un point de vue différent, nous devons y revenir même au risque de quelques répétitions. L'information essentielle, le nom du traducteur, figure dans le titre de chacune des trois *Vies* contenues dans le ms. Paris, BnF, fr. 732 (*Pompée, Cicéron, Scipion*) et dans le ms. BnF n. acq. fr. 25165 (*Hannibal*); quant aux *Triumphes*, le ms. le plus complet de ce texte (Paris, BnF, fr. 12423) est «signé». L'édition de Galliot du Pré mentionne également le nom du traducteur de *Des Vrayes narrations*, tandis que celle de *L'oraison*, formant la seconde partie du volume, est anonyme³³. Ces indications permettent d'attribuer à Bourgouin la traduction des *Triumphes* et celle de quatre des *Vies* de Plutarque, mais qu'en est-il des *Vies* de Démosthène et de Caton, dépourvues du nom du translateur? Si cette omission n'est pas fatale, c'est que Bourgouin se manifeste dans ses travaux aussi indirectement, en les pourvoyant soit de ses monogrammes, soit d'une ou de deux devises³⁴, soit des deux éléments à la fois. Aussi l'unique ms. de la *Vie* de Démosthène et de Caton (Vienne, ÖNB, 2565) contient-il la sentence *A Domino factum est istud*, qui apparaît également dans d'autres écrits de Bourgouin, ainsi que ses monogrammes. Voilà qui a semblé suffisant aux chercheurs pour lui attribuer les traductions en question. Comme on vient de le constater, Bourgouin recourt donc à plusieurs sortes de subterfuges pour confirmer la «paternité» de ses travaux, ce qui peut être interprété comme un signe de fierté professionnelle, le geste de qui est sûr de soi.

Certains paratextes démontrent que le traducteur, à l'instar de nombre de ses confrères, succombait de temps en temps à la tentation de «devenir l'auteur de son propre texte», pour employer une formule de Sylvie Lefèvre³⁵. Il parsème les *Triumphes* de trente-deux sommaires, autrement dit des dizains, dont plusieurs divisés en *sens historique* (résumé de l'action à venir) et *sens moral* (commentaire moralisant des événements). S'ils donnent l'impression d'un exercice scolaire qui n'enthousiasme pas leur auteur, il en va autrement des six rondeaux figurant en tête de chaque *Triomphe*. En passant des paraphrases à une production plus innovante, le traducteur s'émancipe et se met carrément au même niveau que l'auteur du texte source. Dans les *Vies*, les interventions du traducteur-auteur sont moins ambitieuses, mais quantitativement toujours importantes: il divise le texte en chapitres qu'il fait précéder d'un titre. Le nombre des chapitres d'une *Vie* donnée peut présenter une variation importante d'un ms. à l'autre. Dans le cas de *Cicero novus*, il va de cinquante-cinq (Paris, BnF, fr. 732 et La Haye, KB, 134 C 19) à soixante-treize (Vienne, ÖNB, 2565) et constitue même un trait distinctif qui laisse supposer que les trois témoins se divisent en deux familles. Bien que les titres en eux-mêmes ne fassent que reprendre ou plutôt anticiper les constructions employées dans le chapitre suivant, en divisant le texte en unités logiques Bourgouin suit un usage répandu à l'époque et fait aussi preuve d'un certain esprit d'initiative.

(31) H.J. HARVITT, *Les "Triumphes" de Pétrarque: Traduction en vers français per Simon Bougouyn cit.*, pp. 85-88, et J.P. CARLEY, M. ORTH, *op. cit.*, pp. 335-339.

(32) G. PARUSSA, E. SUOMELA-HÄRMÄ, *Le Triomphe des "Triumphes": la réception de Pétrarque en France entre Moyen Âge et Renaissance*, dans *La bibliothèque de Pétrarque. Livres et auteurs autour d'un humaniste*, éd. par M. BROCK, F. FURLAN, F. LA BRASCA, Turnhout,

Brepols, 2011 («Études Renaissance»), pp. 286-287.

(33) Selon C. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE (*Lucien de Samosate et le lucianisme cit.*, p. 88, n. 7) le texte diffère linguistiquement trop de la traduction de Bourgouin pour pouvoir lui être attribué.

(34) *Plus que assez; Donec optata veniat; A Domino factum est istud.*

(35) S. LEFÈVRE, *Les acteurs de la tradition: commanditaires et destinataires cit.*, n. 2, p. 148.

Au moins du point de vue qualitatif, sinon quantitatif, les paratextes sont plus importants dans les *Triumphes* que dans les différentes *Vies*. Serait-ce un argument pour soutenir que la traduction du poème de Pétrarque est postérieure à celle des *Vies*? Bourgoïn, ayant fait ses preuves, serait-il devenu plus conscient de sa valeur professionnelle, ce qui lui permettrait de prétendre à une «visibilité» majeure?

La distribution des paratextes et leur aspect élégant est une preuve de la collaboration étroite entre traducteur et copiste. On ne saurait exclure non plus que traducteur et enlumineur aient uni leurs efforts pour élaborer un objet de luxe à offrir à un personnage haut placé. Un troisième cas de figure, évoqué par Sylvie Lefèvre³⁶, ce serait que le traducteur ait été sollicité par le commanditaire à veiller à la fabrication du ms. La confection du manuscrit Paris, Arsenal 6480, volume d'une rare beauté, a dû être si coûteuse qu'on peut douter que traducteur et enlumineur, même en conjuguant leurs efforts, aient pu s'en charger. À une ou deux exceptions près, comme le ms. 875 de Beinecke Library (Yale) des *Triumphes*, même les autres mss. des traductions de Bourgoïn peuvent être qualifiés de mss. de luxe. Ils ont été préparés pour ou commandés par un personnage de haut rang, ce qui est attesté entre autres par la présence de leurs armes. Ainsi le ms. de l'Arsenal semble avoir appartenu à François I^{er}, tandis que celui de La Haye est passé entre les mains de Louis XII qui y a apposé sa signature. Certains des mss. des *Triumphes* sont même «personnalisés» en ce sens qu'ils tiennent compte des connaissances et des goûts du destinataire. Si celui-ci possédait des notions d'italien, le texte source était ajouté dans la marge³⁷, ce qui lui permettait de passer aisément de l'un à l'autre. Par contre, lorsque le destinataire du volume ignorait la langue de Pétrarque, on se contentait de lui préparer un ms. monolingue.

La première partie de la présente étude nous a permis de conclure que Bourgoïn savait bien s'orienter sur le marché des textes à traduire. Les remarques qui viennent d'être faites dans le deuxième volet vont dans une direction opposée. Le traducteur désirait sans doute obtenir des avantages en offrant ou en vendant de temps en temps un ms. de luxe, mais ce comportement commençait déjà à vieillir. Il serait inutile de spéculer sur ce qui aurait été plus lucratif pour Bourgoïn, faire imprimer ses traductions dans l'espoir qu'elles se vendent bien, ou les offrir à un grand seigneur pour recevoir éventuellement une récompense généreuse. Il est toutefois intéressant de noter que là où Bourgoïn publiait ses propres écrits, le *Traité de l'espinette du jeune prince* et *L'Homme juste et l'homme mondain*, chez Antoine Vérard (1508), il confiait ses traductions à des copistes extrêmement soigneux. Cela témoigne chez lui de la coexistence de deux conceptions différentes de la diffusion des ouvrages littéraires: l'une, élitiste, visant à la production d'objets de luxe destinés aux *happy few*, et l'autre, moins étroite, mais peut-être plus lucrative au moins pour l'éditeur, sinon pour l'auteur ou le traducteur. Ce n'est que lorsque la carrière de traducteur de Bourgoïn touchait ou avait touché à sa fin (1530) qu'une de ses traductions fut imprimée. Il est significatif qu'aucun ms. de cette publication n'ait survécu.

(36) *Ibid.*, p. 163.

(37) C'est le cas dans les mss. BnF, fr. 12423 et 2500-2501, ainsi que dans le ms. D qui appartient à

un collectionneur privé dont nous ignorons l'identité.

III. Remarques sur les stratégies traductives de Bourgouin

Pour compléter le portrait esquissé, nous examinerons encore ci-dessous certaines des stratégies traductives les plus caractéristiques de Bourgouin. Comme on l'a déjà souligné, celui-ci n'hésite pas à structurer ses traductions en y ajoutant des éléments qui ne figurent pas dans le texte source. Ainsi chacun des six chapitres des *Triumphes* est-il précédé d'un rondeau et balisé de *sommaires*. Alors que les *Vies* de Plutarque ne connaissent pas de divisions en chapitres, Bourgouin les coupe en unités de longueur variable, fournies d'un titre qui propose une description sommaire du contenu du chapitre et s'ouvre le plus souvent avec la formule *Comment Cicero / Hannibal / Pompee etc. + verbe*:

Comment Cicero estoit coustumier de soy venter et souvent pa<r>ler de son consulat et des œuvres par luy faictes et comment il prenoit plaisir a louer et peu blasmer autry (*sic*). [BnF, fr. 732, f. 242r]

Mis les uns après les autres, comme c'est le cas dans l'index de certains manuscrits, les intitulés donnent déjà un résumé succinct de chaque *Vie*.

Parmi les traits saillants des traductions de Bourgouin il faut citer ensuite une certaine prolixité, typique des rhétoriciens auxquels il s'apparente, et qui caractérise aussi bien ses traductions en vers qu'en prose. Bourgouin ne partage en effet ni la sobriété stylistique, ni la concision de Pétrarque, de sorte que les douze syllabes de l'alexandrin ne lui suffisent pas pour traduire les hendécasyllabes de Pétrarque. La traduction française des *Triumphes* contient 3190 vers là où le texte italien n'en a que 2149. En bon rhétoricien, Bourgouin pratique volontiers l'itération synonymique, phénomène qu'il ne limite pas seulement à un emploi abondant de (quasi-) synonymes: il recourt aussi à des hémistiches, voire à des vers entiers glosant ce qui vient d'être dit. Le fonctionnement de ce mécanisme est illustré par l'exemple (1), à savoir les vers 223–228 du *Triomphe de la Chasteté* (1b) et le passage correspondant dans le texte source (1a) (il y est question du brusque congé qu'une ombre non identifiée prend du narrateur):

1.

<p>(1a) <i>Così disse, et come hom che il voler muer,</i>

<i>col fin delle parole i passi volse,</i>

<i>che a pena gli poteo render salute</i>³⁸.</p> | <p>(1b) Ainsi donc me disoit, et comme homme
qui veult
Son couraige et vouloir muer le plus qu'il
peult,
Avecq la fin de ses parolles ses pas tourne
Et si court et soudain de moy il se destourne,
Me saluant tout bas, qu'à peine je luy peuz
Salut rendre à mon aise.</p> |
|--|--|

Les trois hendécasyllabes italiens ont presque doublé de volume et occupent cinq alexandrins et demi. Parmi les facteurs qui concourent à allonger le passage en français, il y a l'hémistiche de remplissage *Me saluant tout bas* ainsi que le vers *Et si court et soudain de moy il se destourne*. Le substantif *vouloir* (it. *voler*) est accompagné de son synonyme *couraige*; le verbe *muer* est renforcé par un syntagme adverbial, sans équivalent dans le texte source.

(38) Le texte italien provient du ms. BnF, fr. 12423.

Une analyse plus serrée de la traduction des *Triumphes* permet ensuite d'identifier une autre tendance qui veut que le premier hémistiche d'un vers offre une traduction plutôt littérale du texte italien, tandis que le second n'est que du remplissage. Lorsqu'on compare les passages suivants:

<p>(2a) <i>l'uno è Dyonisio, et l'altro è Alexandro,</i>
 <i>ma quel del suo temer ha degno effecto.</i></p> <p><i>L'altro è colui che pianse sotto Antandro</i>
 <i>la morte di Creusa</i>
 (TrA I, vv. 140-144)</p> | <p>(2b) L'un est Denys ayant <i>tirrannique</i> façon,
 Et l'autre Alexandre est, <i>qui de mal nom</i>
 <i>herite.</i>
 Mais l'un a de sa <i>crainxte</i> effect digne <i>et</i>
 <i>merite.</i>
 Et l'autre, qui la mort de Creusa tant plora
 Soubz le rochier Antandre [...]</p> |
|---|--|

on constate qu'une fois enlevés les ajouts de Bourgouin, en italiques (2b), on obtient une traduction en prose (2c) qui reproduit le texte italien (2a) presque mot à mot:

<p>(2a) <i>l'uno è Dyonisio, et l'altro è Alexandro,</i>
 <i>ma quel del suo temer ha degno effecto.</i></p> <p><i>L'altro è colui che pianse sotto Antandro</i>
 <i>la morte di Creusa</i></p> | <p>(2c) L'un est Denys et l'autre Alexandre est,
 mais l'un a de sa
 crainxte effect digne. Et l'autre, qui la mort
 de Creusa tant
 plora soubz le rochier Antandre</p> |
|---|--|

La stratégie du traducteur – que l'on pourrait appeler *propension vers la gauche* – lui permet de proposer d'abord une traduction littérale du texte source et ensuite de s'en éloigner dans le second hémistiche, ce qui facilite la recherche d'un mot rimant avec le vers précédent ou suivant.

L'itération synonymique est tout aussi présente dans la *Vie de Ciceron* que dans les *Triumphes*. Cependant, là où Pétrarque ne recourt jamais lui-même à ce procédé, Leonardo Bruni le pratique avec une certaine assiduité. Avant de voir comment Bourgouin réagit face à ce phénomène, citons d'abord un passage (3b) parmi tant d'autres où l'itération synonymique dans le texte français n'est pas dictée par le texte de départ (3a):

- (3a) Habita siquidem gravi oratione sic mentes hominum mutavit, ut plebs ipsa, deposita cupiditate, legem improbaret, et auctores omnino ferende desereret³⁹.
- (3b) [...] il demeure et mua tellement les couraiges du peuple par sa grande, eloquente harangue que le peuple gecta hors de son couraige toute cupidité et convoitise et en reprouvant et adnichillant la dessusdicte loy, laquelle lesditz tribuns vouloyent publier. Et en effect le peuple laissa et habandonna du tout lesditz tribuns qui estoient inventifz et aucteurs de ladicte loy, et sollicitans la publication et auctorization d'icelle.
 [BnF, ms. fr. 732, f. 186r]

(39) LEONARDO BRUNI, *Opere letterarie e politiche* cit., p. 432.

Dans (3b) plusieurs termes sont repris par des synonymes (*demeut et mua; cupidité et convoitise; reprouver et adnichiler; laisser et habandonner; inventifz et auteurs*) et, comme si cela ne suffisait pas, le sujet *peuple* est répété; s'y rattachent en tout cinq formes verbales (*gecta hors, reprouvant, adnichillant, laissa, habandonna*) de sorte que les vingt lexèmes du texte de départ deviennent soixante-six. L'exemple cité n'a rien d'exceptionnel, au contraire: la traduction de la *Vita Ciceronis* abonde en doublets synonymiques. On voit donc que Bourgouin n'a pas renoncé à son habitude d'amplifier le texte: si les *Triumphes* sont truffés d'hémistiches de remplissage, la traduction en prose des *Vies* contient des phrases entières sans équivalent direct dans le texte source. Qu'il s'agisse de la poésie ou de l'historiographie, le genre de l'ouvrage à traduire ne semble donc pas se répercuter sur les stratégies employées par notre traducteur.

Pour revenir à Leonardo Bruni, son texte est riche en constructions qui correspondent à notre définition d'*itération synonymique*. Bourgouin ne se limite pas à en tenir compte, mais renchérit. Dans le passage (4b), il ajoute des synonymes là aussi où Bruni n'en emploie pas (*joignit et adjousta* correspond à *adjunxit; vocables et parolles* à *verba*); répétée régulièrement, cette stratégie fait que la traduction dépasse en longueur le texte de départ:

- (4a) Hic plurima verba ad usum patrii sermonis adiunxit, quo lucidius et commodius philosophorum inventa disputataque exprimerentur⁴⁰.
[Leonardo Bruni, *cit.*, 468]

- (4b) Il joignit et adjousta plusieurs vocables et parolles a l'usaige du lengaige du pays affin que les inventions et choses par les philozophes disputees peussent par lesdictes parolles estre plus clerement et prouffitablement exprimees.
[BnF fr. 732 f. 230 r-v]

On dirait que le cumul des synonymes dans le texte source incite Bourgouin à montrer qu'il est capable de faire mieux encore:

- (5a) [...] magistratus sibi commissos quodammodo 1) horrere 2) formidareque videbatur.
[Leonardo Bruni, *cit.*, 424]
- (5b) Et sembloit qu'il avoit 1) *en horreur* et 2) *craincte* et 3) *contre son cueur douteux* 1) *les magistratz*, 2) *diginitez* et 3) *offices* esuelles il estoit 1) *commis* et 2) *institué* par le senat et peuple rommain.
[BnF, fr. 732 ff. 176v-177r]

Ne voir dans la manie de cumuler des (quasi-)synonymes qu'un tic des rhétoriciens serait un peu simpliste. Quand on examine la traduction (6b), on est amené à se demander si ce n'est pas le rythme de la phrase qui requiert que la série des participes passés soit plus longue que celle des compléments d'agent *par la prudence et eloquence*.

- (6a) Per hunc modum lex agraria [...] per Ciceronis prudentiam et eloquentiam facile sopita
devient en effet

(40) *Ibid.*, p. 432.

- (6b) la dessusdicte loy [...] fut facilement *abollye*, mise au neant et appaisee par la prudence et eloquence d'icelluy Cicero.
[BnF, fr. 73d2 f. 186 r-v]

Cela dit, la problématique de l'itération synonymique et de ses causes éventuelles chez Bourgouin reste encore entièrement à explorer.

Bourgouin avait l'habitude de retravailler ses traductions, dont il peaufinait le style et modernisait l'orthographe et la morphologie. Les *Triumphes* du ms. Paris, Arsenal 6480, daté de 1524-1526, offrent ainsi une version corrigée du texte des autres mss.⁴¹. De leur part, Carley – Orth signalent que d'importantes différences linguistiques séparent plusieurs *Vies* les unes des autres⁴²; ils n'excluent pas que dans le cas de la *Vie* d'Hannibal du ms. BnF, n. acq. fr. 25165, les retouches (à moins qu'il ne s'agisse carrément d'une nouvelle traduction) aient été faites à la demande du commanditaire. La transcription des trois versions de la *Vie* de Cicéron – dont nous préparons une édition critique – a également fait apparaître un nombre non négligeable de divergences entre les mss. BnF, f fr. 732 et La Haye, KB 136 C 19, d'une part, et Vienne, ÖNB 2565, de l'autre. On peut objecter qu'elles peuvent être le fait du copiste – ce qui en principe ne saurait être exclu –, mais comme le ms. BnF, f fr. 732 mentionne le nom du traducteur et que le ms. de La Haye comporte aussi bien son monogramme qu'une de ses devises, on est bien fondé de supposer que Bourgouin ait surveillé le travail du copiste et qu'il soit lui-même responsable des modifications. Voici un court passage qui donne une idée de la nature des changements en question (la traduction B devrait être de quelques années postérieure à A):

- A. [L]esdictz tribuns lesquelz il vainquit et renga a soy en telle maniere qu'ilz demourerent comme muetz et sans dire mot. Car ilz n'oserent ne sceurent respondre aulcune chose. Après que lesdictz tribuns et officiers furent departys du senat, ilz accuserent Cicero envers le peuple. Et quant ilz eurent convocqué et assemblé toute la multitude du peuple en certain lieu pour ireusement les commouvoir et animer contre icelluy Cicero, ce venu a la congnoissance dudit Cicero, il partit du lieu ou il estoit et appella avecq luy les peres et senateurs et alla seurement en ladicte assemblee ou là il monstra clerement combien grande estoit la vertu de son eloquence et hardie auctorité. Car il demeut et mua tellement les couraiges du peuple par sa grande, eloquente harangue que le peuple gecta hors de son couraige toute cupidité et convoitise.
[BnF, fr. 732, ff 185v-186v]
- B. [L]esditz tribuns lesquelz il vainquit e[t] renga a soy en telle maniere qu'ilz demourerent comme muetz et sans dire aucun mot. Car ilz ne oserent et ne sceurent respondre quelque chose. Après que lesditz tribuns et officiers furent departiz du senat, ilz accuserent Cicero envers le peuple. Et quant ilz eurent convocqué et assemblé toute la multitude du peuple en certain lieu pour odieusement et ireusement le commouvoir et animer contre Cicero, ce venu a la congnoissance dudit Cicero, il partit du lieu ou il estoit appellant avecques luy les peres senateurs et alla seurement en ladicte assemblee ou là il monstra clerement et manifestement combien grande estoit la vertu et puissance de son eloquence. Car il demeut et mua tellement les couraiges du peuple par sa grande harengue et eloquente oraison que le peuple gecta hors de son couraige toute cupidité et convoitise.
[Vienne, ÖNB, 2565, f. 47v]

(41) PÉTRARQUE, *Les Triumphes* cit., p. 69.

(42) J.P. CARLEY, M. ORTH, *op. cit.*, n. 59, p. 338.

Dans B, l'expression *sans dire mot* a été renforcée par *aucun* (*sans dire aucun mot*) et l'adjectif indéfini *aucun* devant *chose* a été remplacé par *quelque* pour éviter la répétition. L'itération synonymique a pris plus d'ampleur; la construction 'ad sensum' *la multitude – les* disparaît. Dans (*il partit*) [...] *et appella* [...] *et alla*, une des propositions coordonnées a été remplacée par un participe présent (*appellant*). Dans l'ensemble, ces modifications obéissent à certaines exigences stylistiques dont les principes sont reconnaissables; on a l'impression que le passage A est un premier jet et que c'est seulement dans la révision (B) que Bourgouin fait vraiment du Bourgouin.

Conclusion

Le portrait esquissé ici est celui d'un traducteur qui n'a pas esquivé les défis. Il a traduit aussi bien des vers que de la prose; il est passé de l'italien au latin ou vice versa avec une aisance surprenante; on ne peut pas exclure qu'il se soit efforcé d'enrichir ses connaissances linguistiques jusqu'à la fin de son existence. S'il fallait définir la méthode de travail de Bourgouin d'un seul terme, on pourrait la qualifier de «participative». Son rôle principal était certes celui du traducteur, mais il suivait aussi la confection du manuscrit et, le cas échéant, révisait le texte avant de le faire copier une nouvelle fois. Peut-être était-il même responsable du choix du texte à traduire.

ELINA SUOMELA-HÄRMÄ